



# Les Rets de la Mazarine

COMMUNICATION DE PHILIPPE JONES  
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 12 JUIN 1993

## INTRODUCTION

Le poème et la prose sont-ils antithétiques ? Le poème, que l'on dit délaissé, est-il d'un autre temps, d'une autre sensibilité ? Le flux du roman, du fait-divers à la saga, traduit-il mieux le monde que l'on subit, dans lequel on voudrait mordre comme dans une orange, que l'on croit cerner de statistiques, de budgets, que l'on souhaite asservir aux lois du marché qui n'ont de lois que le nom ? Or ce monde, en réalité, se joue toujours entre le savoir-faire et la rencontre. Je fais allusion à l'œuvre qui s'efforce de transcender un vécu : le verbeux, le complexe et stressant aujourd'hui.

Je ne suis venu à la prose que récemment. Un critique doué d'humour m'a qualifié de jeune auteur plein de promesses ! Une deuxième jeunesse en quelque sorte ; une saine occupation, peut-être, pour résorber le démon de midi et endiguer le temps qui passe ; la confirmation aussi de ce que Jacques De Decker nomme Dr. Roberts et Mr. Jones, pour souligner une tendance au dédoublement ! La prose, en effet, ne m'était pas étrangère, quelques ouvrages d'histoire de l'art, essais ou monographies, en portent témoignage.

Pourquoi, dès lors, la prose littéraire ? Je serai très honnête en répondant : par nécessité. Ayant terminé, il y a quatre ou cinq ans, une suite de poèmes, je me rendis compte que je tournais, depuis un certain temps, autour d'une même thématique, que le plaisir que je prenais à cette écriture résidait davantage dans le détail, les recherches formelles, que dans l'impérieux besoin d'expulser quelque chose.

Par hasard, à cette époque, j'ai retrouvé d'anciens brouillons, des pages de prose inachevées, les débuts d'une entreprise qui avait rapidement avorté. Ces fragments remontaient à la charnière des années quarante et cinquante. Je passais alors les fins d'été à Saint-Paul-de-Vence — un Saint-Paul antérieur à sa vocation de Mont-Saint-Michel méridional — où les Picasso, Prévert, Verdet, Montand et Signoret étaient encore des citoyens à part entière, vivant leur œuvre et leurs délassements à l'abri des médias, des *Paris-Match*, des chasseurs d'autographes.

J'avais lié connaissance, outre les noms cités, avec Célia Berlin et Pierre de Lescure, prosateurs l'un et l'autre, habitant Saint-Paul toute l'année, et participai au lancement de leur revue *Roman*, dont les quelques livraisons furent habillées d'une éclatante couverture en papiers découpés d'Henri Matisse, qui terminait à Vence la réalisation d'une chapelle. Pierre et Célia étaient fervents de littérature anglaise et de Virginia Woolf en particulier. Ils me transmirent ce virus, qui vint se mêler à l'enthousiasme que j'avais éprouvé pour Tchekhov. Tout ceci était antérieur au Nouveau roman et témoignait donc — il serait intéressant de le vérifier — de recherches voisines, voire convergentes, en ce qui concerne mes amis d'alors.

Mais, à Bruxelles, où je poursuivais des études, et, à Paris, où je préparais une thèse, la poésie s'affirmait dominante. Les réunions du *Journal des Poètes*, avec les amis Verhesen, Ayguesparse, Vandercammen, Février, Cornélus, Moulin et d'autres, étaient hebdomadaires ou presque, et Pierre-Louis Flouquet publiait, en 1947, mon premier recueil, préfacé par Mélot du Dy que je connaissais depuis l'enfance. Lors des séjours parisiens, je retrouvais chez Lipp, les mercredis vers dix-sept heures, Alain Bosquet, Robert Sabatier, Charles Le Quintrec, Jean Rousselot, Jean-Claude Ibert ou Yanette Deletang-Tardif ; je fréquentais Marcel Béalu en son officine du Pont-Traversé et André Silvaire à la Librairie Les Lettres, rue de Bellechasse, où serait édité *Seul un arbre* qui fut, pour moi, un point de départ.

C'était le temps où *Combat* publiait encore une double page de poèmes, où les *Cahiers du Sud*, avec Jean Ballard et Georges Mounin, se montraient accueillants, exigeants et fraternels, où Albert Camus m'avait dit : « Vous avez lu Char ? Alors c'est bien. » La poésie avait des lecteurs et jouissait d'une aura certaine.

Je gardais néanmoins de l'intérêt pour la prose et, au journal *Le Soir*, vers les années 1956-1959 environ, je tins une chronique des lettres anglo-saxonnes qui fut l'une des premières à parler de Thomas Wolfe, Laurence Durrell, John Cowper Powys, du *Journal* de Virginia Woolf, de la *Parabole* de Faulkner, de *L'Âge difficile* d'Henry James ou du roman anonyme de Madame Solario.

Puis vint le temps de la vie professionnelle, elle-même multiple, accaparante, fascinante, entre les musées — leur gestion, leur construction, leurs expositions — l'enseignement à l'Université de Bruxelles, la rédaction d'articles, de préfaces et d'ouvrages. La poésie, tant bien que mal, avec des périodes d'éclipse, devait maintenir la pression, être la fenêtre sans laquelle l'oxygène faisait défaut. Il n'était pas question de chercher ailleurs des courants d'air.

Ce ne fut en rien une disponibilité nouvelle, hier ou aujourd'hui, qui m'a conduit à tenter l'aventure, mais un besoin, une urgence. Les textes retrouvés, ou inconsciemment recherchés, au nombre de trois, de cinq ou six pages chacun, me parurent maladroits, verbeux, romantiques, très jeunets. Je me suis amusé d'abord à les corriger, à les réécrire ensuite, à revivre forcément les instants, le climat de leur conception, à mesurer la distance entre eux et moi, à réévaluer le passé, les étapes du chemin, à provoquer des rapprochements, à briser la chronologie, à mesurer le temps selon les diverses grilles qu'on lui impose ou qu'il évoque.

Je pris un vif plaisir à multiplier ces expériences et, quelques écrits très brefs ayant pris forme, je me sentis incapable de les juger : l'autocritique est difficile, qui passe, sans raison apparente, de l'excès à la mollesse. J'envoyai donc mes copies à un ami, auteur patenté, sans autre prétention que d'obtenir un avis. Mon correspondant prit sur lui de les présenter à un éditeur et ainsi naquit *L'Embranchement des heures*.

La prose donc. Est-ce très différent ? Oui et non. La prose n'est pas distincte de la poésie, puisqu'elles peuvent s'épouser intimement. Le vers libre, le verset et le poème en prose sont source d'enrichissement plus que de libération, quoi qu'on puisse en penser ; l'absence d'un carcan métrique requiert, forcément, d'autres règles d'animation ou de respiration, rythmiques ou visuelles. Maurice Blanchard avait raison en 1952 : « Il vous faut choisir : poèmes en prose ou poésie formelle. Les premiers sont bien, mais les autres sont gênés dans leurs mouvements. Abandonnez la tradition [...]. Il ne faut pas que vous piétiniez dans les jardins,

lancez-vous dans la nuit sans vous embarrasser de ce qui a été fait. » Aujourd'hui, le vers régulier peut aussi bien traduire le présent qu'une autre forme ; des exemples le prouvent, mais il fallait que les fenêtres fussent vivement ouvertes.

La nouveauté essentielle de l'art contemporain est, sans conteste, la coexistence de toutes les formes d'expression, l'absence, jusqu'à la confusion parfois, d'un genre a priori, avec en conséquence le danger des impostures — mais l'alexandrin tout fait n'en est-il pas une au même titre que le nu académique ? — avec le péril, par contre, de l'originalité pour elle-même, toujours dépassée par un autre inattendu qui dure bien moins longtemps que ne durent les roses ! Les arts plastiques fourmillent d'échantillons à Cassel, Bâle et même dans les musées. Peu importe, d'ailleurs, la vraie chatte retrouvera toujours ses petits, moins vite sans doute, suite aux étourdissements qui viendront la saisir !

La prose peut donc être poème et davantage, parfois, que celle qui se veut poétique, même chez de grands écrivains. Ainsi l'épisode du Bain, dans *Le Château d'Argol* de Julien Gracq, témoigne-t-il d'une vigueur à laquelle plusieurs textes de *Liberté grande* ne résistent pas.

Aucun problème donc de ce côté. Il y a des choses que la prose exprime et qu'une autre écriture facilite moins, tels certains constats, d'apparentes réalités, des incidences anecdotiques. Il est toujours possible de transposer, de trouver des équivalences dans des registres différents. J'en ai fait l'expérience en passant d'un exposé oral — une conférence enregistrée sans texte préalable — à une sorte d'essai, et de l'essai au poème. Cela fonctionne bien, mais il y a fatalement des pertes, des éclipses d'aspects, d'approches ou de conséquences.

La nouvelle, pour moi, permet de garder les formes diverses, en intensité ou en débit, des multiples affluents du sensible, et ce de la perception à la réflexion. Sans doute le roman offre-t-il ce pouvoir, mieux encore peut-être, mais la vie quotidienne ne m'a pas donné la plage temporelle suffisante pour tenter l'expérience. D'autre part, la nouvelle, par sa nécessaire concision et la diversité de ses variables, s'accorde et répond, avec plus d'efficacité me semble-t-il, à l'esprit du temps qui se révèle, tout d'abord, en images successives de durée brève, et, plus rarement, sous forme de longs panoramiques. Le succès du roman contemporain, peut-on objecter, infirme cette impression. Faut-il répondre que la consommation

n'est pas une preuve en soi, particulièrement en art, mais aussi que la haute qualité est rare en tout domaine ?

Ce que les Anglo-saxons nomment *short story* présente, de ce fait, un moyen privilégié pour formuler, sur divers registres, rythmes ou tons, un objet très proche de la vie, où l'image, l'anecdote, la réflexion se trouvent imbriquées, et où les teintes et les climats de la poésie, de la prose romanesque et de l'essai peuvent garder leurs parfums. On pourrait même évoquer, à ce sujet, une superposition des divers niveaux de conscience, dont les interférences et l'expansion demeurent toujours potentielles et actives à la fois, selon l'écoute accordée. Ne se trouve-t-on pas, dès lors, à la limite d'un monde en suspension et d'un collage qui unit les fragments d'un univers perdu, toujours recommencé et toujours autre ?

Ainsi le texte que je vous propose vient-il s'articuler autour de citations, donc d'éléments rapportés, qui conditionnent, animent, orientent le cours de la narration ou mieux de l'évocation. Le thème de ce récit, qui s'intitule *Les Rets de la Mazarine*, est la conséquence obligée d'une visite récente à la Galerie Mazarine de la Bibliothèque Nationale de Paris, où se voyaient exposés de fabuleux documents d'archives, acquis ces dix dernières années, par le Ministère de la Culture.

Un point encore, cette pratique de la prose n'empêche nullement celle de la poésie. Au contraire, elle déblaie le terrain ou accompagne parallèlement une démarche. Quoiqu'il en soit, je m'y amuse, car je trouve un moyen d'écrire des choses que j'ai envie de dire et que, par manque de talent sans doute, je ne puis exprimer en poèmes.

#### LES RETS DE LA MAZARINE

Les galeries sont des lieux de rencontre, d'occasions à saisir ou perdues. On n'y séjourne pas. Elles agissent parfois comme un filtre, effectuent un tri, captent des souvenirs dans leur nasse. La Galerie Mazarine est chargée de faits, de fantômes et de passages, depuis le maître du lieu et *tous les doctes et curieux qui y vont en foule*, disait-on, il y a trois cent soixante-huit ans déjà.

Sans doute n'est-elle plus la même, une exposition de livres et de documents l'occupe. La noblesse demeure néanmoins, née de proportions, d'une scansion de hauts pilastres, de décors mythologiques ; et le silence, qui règne en cette heure

tardive de l'hiver, se mêle à la nostalgie qui habite les espaces, où l'histoire s'est inscrite, et que le présent ne cesse d'enrichir.

Quelle anecdote pourrait encore s'y ajouter ? L'aventure d'un chacun semble mince en comparaison, faite d'une moyenne d'ombre et de lumière, de neige ou de sable. Les deuils et les joies, bien sûr, la création ou l'échec sont autant de marques, autant d'apports. Mais furent-ils exceptionnels, différents de ceux que d'autres ont vécus ? L'endroit où l'on songe à de tels problèmes agit sur leur poids et leur durée. La Galerie Mazarine, par sa propre résonance, atténue celle qu'on voudrait accorder aux épisodes du quotidien.

Pour atteindre la rue de Richelieu et la Bibliothèque Nationale, Édouard et sa compagne avaient emprunté le passage Sainte-Anne. Autre type de galerie, lieu de mouvement, de sollicitation et non de respect. Il faut être disponible pour y goûter ses raisons d'être. Certains traversent rapidement, d'une traite, ligne droite menant d'un point à l'autre, pratique lorsqu'il pleut. Utile aussi pour se donner rendez-vous, pour attendre, musarder, regarder les boutiques, au milieu des odeurs, des courants d'air et des passants. *On voit dans les galeries à leurs changeantes lueurs, disait Aragon, qui vont de la clarté du sépulcre à l'ombre de la volupté de délicieuses filles servant l'un et l'autre culte...*

Claire est là. Édouard et elle empruntent ce passage matin et soir. Elle est certes délicieuse, pimentée lui conviendrait mieux. Faire l'amour prend chez elle l'allure d'une vocation. Claire est fière de sa poitrine, très belle, d'une remarquable vigueur. Ils travaillent, tous deux, à la Nationale, s'embrassent dans les niveaux ; elle lui raconte, sans fausse pudeur, ni vulgarité, le détail de ses liaisons. Des amours fraîches et joyeuses ; c'était bien avant que des terroristes de la liberté ne trouvent leur slogan « faites l'amour pas la guerre » !

Le naturel serait sa qualité majeure. Claire souhaite toujours payer sa part lorsqu'ils déjeunent ensemble et, si la tendresse ne peut être exclue de leurs relations, une étrange amitié tient à l'écart tout sentiment de jalousie ou de curiosité malsaine. Elle lui a dit au réveil, il y a quelques jours, qu'elle se mariait le mois prochain. Ils se voient, dès lors, le plus souvent possible avant qu'elle ne s'éloigne à l'étranger. « Que peut-elle trouver chez ce garçon qu'elle a connu bien avant moi ?, se demande Édouard. Lui donne-t-il plus de plaisir que d'autres ?

Est-il le plus patient ? Ou est-elle décidée à faire une fin ? » Claire la joie ! Allait-elle se ranger, s'éteindre ?

Matisse rêve aux *Amours* de Ronsard et trace, sur la page, des seins en cercles ouverts et vifs.

Il en a parlé à son ami Pierre. La connaissait-il ? Ce n'est pas certain, mais celui-ci l'entraîne aussitôt dans un Piano-bar où il a convaincu le musicien de jouer *Tico-Tico*, qui fut, au temps de leur splendeur, l'hymne de toutes leurs aventures. Sacré Pierre ! Que d'escapades, entre l'uniforme et les filles ; il quittait toujours le premier pour courir les secondes !

Le temps s'échappe, Édouard ne le contrôle plus. Tout s'accumule dans cette galerie, s'arrête, repart, ou fait marche arrière. Est-il devant ou derrière lui ce texte, lu il y a quelques instants ? « Hier, se rappelle-t-il, j'ai téléphoné à la femme de Pierre pour arrêter une date... elle m'a dit qu'on venait de le trouver mort au volant de sa voiture... elle a éclaté en sanglots... j'ai raccroché... »

*Je vais fermer l'œil terrestre ; mais l'œil spirituel restera ouvert plus grand que jamais.*

*Je repousse l'oraison de toutes les églises ; je demande une prière à toutes les âmes.*

S'adresser à tous sans intermédiaire, c'est croire à l'omniscience. Il n'y a que les poètes ou des êtres spontanés, généreux, naïfs diront certains, pour agir de la sorte. Victor Hugo pouvait espérer, à juste titre, que son départ soit remarqué et que des âmes, connues et inconnues, vinssent mêler leurs prières. Il eut un enterrement que le peuple devait honorer. Le poète avait su joindre le temporel à l'imaginaire, ouvrir la fenêtre aux visitations et à l'art d'être simple. Un autre lui succéderait un jour, un autre, ici ou ailleurs.

Pierre ne pratiquait pas la poésie, mais ne s'en moquait nullement ; il respectait toujours ce qu'il ne pouvait comprendre. Et, lorsqu'il était en mer, qu'il barrait son bateau, il lui arrivait de chanter, non pas des rengaines ou des airs à la mode, mais de curieuses vocalises qui accompagnaient la houle.

Ainsi ont-ils fait ensemble un voyage aquatique de Bruxelles à Paris par les canaux, l'Escaut, la Manche et la Seine. Échoués sur un banc de sable en aval d'Anvers, montant et descendant des écluses, Édouard se rendit compte que les peuples marins lui étaient étrangers, leur fuseau horaire est celui des marées et non des trente-six ou quarante heures/semaine. Les haltes aussi prennent un autre

charme et un mystère nouveau lorsqu'on aborde, par la rive, un bistrot ou la guinguette.

Toutes les tables sont occupées. Apollinaire corrige des épreuves et supprime les virgules. La Seine s'écoule plus librement, les mots font des rencontres merveilleuses que l'hélice des barges et le courant des phrases agitent selon des attirances consanguines, voire incestueuses, ou qui se jouent en échange continu. Le poète qu'une étoile attend, rêve le front au soleil, à l'orée de la guerre.

« Il faut trouver une trame, renouer avec l'histoire. Mais où, et quand ?, se demande Édouard. Ma vie compte, aujourd'hui, plus de morts que de vivants. Et l'on s'inquiète d'une croissance démographique !... »

*Les veuves précédaient en égrenant des grappes*

Claire serait-elle de leur nombre ? Pierre et lui furent épargnés par le dernier conflit. Bien qu'ils aient pénétré tous deux dans une ville noyée par la poussière, scandée encore de quelques brasiers, puant le soufre et les décombres, aucun n'aurait écrit comme Stendhal à Moscou :

*Nous sortîmes de la ville, éclairée par le plus bel incendie du monde, qui formait une pyramide immense qui était comme les prières de fidèles : la base était sur terre et la pointe au ciel. La lune paraissait, je crois, par dessus l'incendie. C'était un grand spectacle, mais il aurait fallu être seul pour le voir.*

L'évocation coupe le souffle ! Digne d'un Néron qui n'aurait pas bouté le feu. Ceci à sa décharge ! Néanmoins, la distance prise entre le drame perçu et son image transcendée s'inscrit-elle à l'actif de l'écrivain ou à l'index, comme incitation à la pyromanie ? C'est selon celui qui lit, car il faut s'attacher à sa lecture, s'y laisser prendre, mais aussi se vérifier à travers elle.

Le livre peut être le miroir qui permet de passer de l'autre côté de la page. Quel garçon n'a pas rêvé d'être d'Artagnan ? Mais devenir Fabrice ? Subir ou dominer. Suivre l'action, certes, mais guider une réflexion ? Mener une vie volontairement lucide, faire appel à tous les détours de l'intelligence, contourner la trame des conditions, des hypothèses, évaluer les probabilités, tenter les lois et le conditionnement humain, pour enfin prévoir ou circonscrire ?

Mallarmé souhaitait, pour son *Coup de dés*, un *SI* en italiques plus fortes, sur l'étendue ouverte de la page et du monde.

*rire*

*que*

*SI*

La condition est fondamentale, la réponse métaphysique. « Je ne crée que si ? Non, je crée parce que je crée. » Ni Pierre, ni Claire la joie ne mettaient de si dans la vie ou dans leurs attitudes. On en rencontre cependant en foule, des si, que l'on oppose à tout progrès, ou que l'on vend très cher, au poids de l'or, au poids de l'âme. Avec des si, on met Paris dans une bouteille ! *Rire que SI* pour décriper la bouche, habiter le *vertige*, écarter un *roc* qui se voulait *borne à l'infini* ? Est-ce cela que le hasard délivre ? Serait-ce la solution ? Ou le hasard serait-il, non une séquence de chiffres, mais la respiration, elle infinie, et, pourquoi pas, recommencée de l'univers passé et à venir, dans ses multiples lectures, dans ces coups toujours relancés, avec ou sans dieu, avec ou sans l'œil que Victor Hugo satellise dans le ciel ? Le si qui se plie comme un if sous le vent.

Le temps s'est arrêté ; du moins en donne-t-il l'impression, le sentiment. La galerie est quasi vide. À peine trois ou quatre figures penchées sur les vitrines. L'une regarde l'enluminure d'un livre d'Heures offert à la méditation. L'image, protégée de la lumière des siècles, a gardé ses tons vifs qui retiennent le regard et le font glisser, ensuite, vers les bordures, où des entrelacs se ramifient au gré de la réflexion, tracent des motifs géométriques et l'initiale des mots. Ainsi l'heure se livre ou se délivre, ou se lie, tel un lierre, au souvenir, à la pensée.

Une femme sourit étrangement, un peu tendue, devant une illustration de *La Nouvelle Justine* où une pyramide de corps défie l'équilibre. Claire en aurait eu un fou rire ! La partition de Claude Debussy pour *L'après-midi d'un faune*, non loin de là, est d'une sensualité plus forte. Mais le prélude n'est-il pas toujours plus exaltant que la besogne ?, aurait dit Claire la joie, avec ironie. Le gardien fait les cent pas à l'entrée de la salle, comme une ombre, dans la lumière tamisée que la présentation de ces ouvrages requiert.

Les strates de la mémoire ne sont pas ceux d'un ordinateur. Il y a des plissements de terrain, des éruptions, des tremblements soudains, des failles, des tornades. Les souvenirs forment une planète avec ses éclats solaires, ses éclairs lucides, ses reflets de lune, et ses longues plages d'incertitude.

Ils se dirigent, elle et lui, vers la sortie en ce lundi 17 novembre 1992. Édouard note, en passant, que Montaigne prévient le lecteur en date du 1<sup>er</sup> mars 1580 :

*je suis moy-mesmes la matière de mon livre*

À bon entendeur... pourrait-on ajouter ! La Bibliothèque Nationale est silencieuse, la grève du métro a vidé les lieux d'exposition. Seule la salle de lecture est bondée comme toujours, comme elle pourrait l'être éternellement. Savoir ! Qui ? Et quoi ?

Les galeries du Palais Royal sont désertes. Quelques rectangles de lumière affirment en reflet l'une ou l'autre boutique. Édouard achète un ruban de la Légion d'Honneur que l'âge et de loyaux services lui ont octroyé. Des files de voitures bouchonnent sous les Guichets du Louvre, le long du Carrousel. Ils regagnent à pied, elle et lui, la rive gauche, saluent au passage la Seine et leurs amours. Quant à Pierre, il traîne ses semelles, loin derrière, sans joie.

#### RÉFÉRENCES

*Gazette de France*, 30.1.1644, cité in : *Mazarin, homme d'état et collectionneur 1602-1661*, Bibliothèque Nationale, Paris, 1961, p. XXI.

Aragon, L., *Le paysan de Paris*, Paris, 1978, p. 44.

Les citations suivantes sont extraites de documents exposés à la Bibliothèque Nationale de Paris en 1992 et publiés in : *Trésors de l'écrit, 10 ans d'enrichissement du patrimoine écrit*, Réunion des musées nationaux, Paris, 1991.

Matisse, H., *Florilège des Amours de Ronsard*, Maquette de travail, 1941-1942, *op. cit.*, p. 199.

Hugo, V., *Les dernières volontés*, Paris, 31.8.1881, *op. cit.*, p. 137.

Apollinaire, G., *Alcools*, premières épreuves corrigées, 1912, *op. cit.*, p. 172-173.

Stendhal, *Lettre à sa sœur Pauline*, 4.10.1812, *op. cit.*, p. 117.

Mallarmé, St., *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, épreuves corrigées, 1898, *op. cit.*, p. 156-157.

Sade, marquis de, *La Nouvelle Justine, ou les Malheurs de la vertu, suivie de l'Histoire de Juliette, sa sœur*, 1797, *op. cit.*, p. 110.

Debussy, Cl., *Prélude à l'après-midi d'un faune*, Partition d'orchestre, 1892-1894, *op. cit.*, p. 149.

Montaigne, *Les Essais*, exemplaire annoté par l'auteur, 1588, *op. cit.*, p. 59.

Copyright © 1993 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Philippe Jones, *Les Rets de la Mazarine* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1993. Disponible sur : < [www.arlfb.be](http://www.arlfb.be) >